

XYZ. La revue de la nouvelle

La saga des Guillemette

Marité Villeneuve



Number 111, Fall 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Villeneuve, M. (2012). La saga des Guillemette. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 62–64.

La saga des Guillemette

Marité Villeneuve

JE M'APPELLE Alinéa Guillemette. C'est un nom ridicule. J'en fus investie le jour de mon baptême, au-dessus des registres officiels, à cause d'une apostrophe de mes deux parents.

« Vous l'appellerez comment, cette enfant ?

— Ce sera Aline, monsieur l'abbé », répondit promptement mon père, Théo Guillemette.

Voulant saupoudrer sur mon front baptismal un parfum d'exotisme — et, disons-le, pour tenir tête à Théo —, ma mère Rosa Larose répliqua fermement : « Non, monsieur ! Moi je veux Alina ! »

Voyant de toute évidence qu'il s'agissait d'un conflit ancien et non clos, bref d'un sujet délicat, le célébrant, qui n'aimait pas la dispute, un homme pointilleux sur les accords, proposa une solution diplomatique : « Et si on y allait pour Alinéa ? »

Je m'appelle Alinéa Guillemette. Je suis une trouée dans le corps du texte, une disposition en retrait, un silence entre deux paragraphes. Je porte cet hiatus dans mon prénom comme une faute originelle. Avec les lettres épelées sur mon front, je suis tombée dans les déboires du langage, livrée au territoire incertain des mots.

Dans l'album familial aux multiples clichés, j'apparais entre mes deux frères, ces derniers toujours habillés pareil (on reconnaît chez ma mère son goût des coordonnées), nous trois photographiés dans le même ordre comme une brochette de subordonnées. À trois semaines : je suis sur le canapé du salon, entre deux moussaillons en pyjamas rayés. À huit mois : princesse dans mon carrosse allégorique, encadrée par deux chevaliers en manteaux de laine et bérêts. À trois ans : tous les trois plantés bien droits comme des petits soldats de bois, eux dans leurs cotons ouatés de Kitimat, cadeaux d'oncle Roberto

62 Larose, le frère de maman exilé là-bas. Incise entre mes

guillemets de frère, je suis une citation, un néologisme, un mot importé. Je n'ai pas de parole à moi.

Des guillemets, ce sont aussi des ailes protectrices. Je me sens en sécurité entre ces deux anges-là. Celui de gauche, le plus grand, mon frère Alexandrin Guillemette, une espèce d'hyperbole au verbe poétique, un génie à lunettes, mal adapté à la fadeur du monde. Celui de droite, mon frère Ti-Guy Guillemette, dit Tacot, grand inventeur de bolides, super-héros des mécanos, une sorte de E.T. aux antennes bioniques. Il est gentil, Tacot. Il dit qu'au paradis on mange tous les jours du chocolat. Je ne le crois pas. Je sais qu'il ment pour apaiser ma peur de la Mort.

J'ignore par quel chemin elle est venue jusqu'à notre demeure, la Mort. Débarquée d'Irlande avec ma grammaire maternelle, camouflée dans la robe de Shakespeare ? Ou importée du terreau patriarcal, rapaillée dans les labeurs et le froid ?

J'ignore aussi comment elle a pu rattraper l'oncle Roberto malgré tous les subterfuges dont il a usé pour la fuir. Lui, un quidam sans frontières, un être singulier à l'identité plurielle, fabuleux couraillieur de pays qui accordait son nom avec l'air des lieux : Bob Roberts à Toronto ; Bobi Robinovitch dans les plaines du Manitoba ; assassiné en Roberto Robertino dans un restaurant italien de Rio.

Tante Rita Guillemette, la sœur de mon père, prétend que Roberto était un voyou. « Voyelle toi-même ! » que je pense.

Pour défendre son frère, maman, qui n'a pas le dictionnaire dans sa poche, dit, dans sa confusion mémorielle, que c'est « gynéalogique », que dans la parenthèse on est ainsi, on a la manie des fictions.

Rita Guillemette, qui a la langue sale en plus d'être dure d'oreille, proclame, avec l'accent aigu qui la caractérise, que c'est dangereux la « maléfiction », « ça va vous attirer du malheur... »

Dans ces dialogues de Babel, mon père Théo, doué dans le trait d'humour autant que dans le trait d'union, essaie de plaisanter pour calmer les tensions. Et il finit chaque fois par baisser les bras, le front circonflexe et l'accent grave, la phrase ponctuée de soupirs et de suspensions.

Devant le repli paternel, il me faut exercer la fonction principale et redresser l'ordre pervers du discours. Je crois simplement que l'oncle Roberto a souffert d'un passé imparfait et qu'il ne faut pas hypothéquer le futur des autres pour autant.

Elle n'aurait pas dû dire cela, tante Rita, cette tête de litote à la poitrine redondante. Moi, je lui aurais volontiers arrangé le portrait, lui aurais griffé sa figure de style hypocrite, étampé mon point entre les deux trémas. Sur ce cas d'exception, j'érirais facilement le paragraphe. Pour l'instant, je me contenterai de cette colère elliptique. Point à la ligne.

Non, elle n'aurait pas dû lancer sa prophétie machiavélique et provoquer ainsi le Destin !

Héritier de la désespérance ancestrale et atteint par le mal des mots, mon frère Tacot se fit hara-kiri à vingt ans. Alexandrin mourut quelques années plus tard, la poésie coincée dans la gorge, les entrailles rongées par les vers.

Me voici seule, prostrée dans ma douleur comme un long sanglot sans alinéa. Un jour prochain, je vous le jure, je me relèverai. Désormais privée de mes guillemets protecteurs, j'assumerai ma parole. Ce jour-là, je quitterai la métaphore et je mettrai sur cette histoire tous les points sur les *i*. Je serai incisive, je vous le jure. J'avancerai pieds nus sur la page lumineuse. Alors, des mots ailés s'envoleront de ma gorge. J'effacerai ainsi la tache originelle tandis que le Verbe renaîtra de ses cendres. Totalelement libre.